

# L'Action

Tombeé deus ! Ecrées lous ! (CYRANO)

LE NUMERO: CINQ SOUS.  
PAR AN: DEUX DOLLARS.

DIRECTEUR:  
**JULES FOURNIER**

MONTREAL  
105, RUE SAINT-HUBERT, 105  
Téléphone: Est 677.

## Une erreur de M. Bourassa

Dans la série d'articles qu'il a publiés sur la guerre, le directeur du *Devoir* a apporté vingt raisons péremptoires pour quoi le Canada n'aurait pas dû envoyer de troupes en Europe. Ces raisons ne diffèrent pas de celles que l'*Action* fit valoir l'automne dernier dans les articles signés "Le Kronprinz" et qui viendront spontanément à l'esprit de quiconque, ayant étudié l'histoire d'Angleterre et l'histoire du Canada ailleurs que dans nos gazettes... de commo-lité, se donne la peine de réfléchir. M. Bourassa peut en ajouter une nouvelle à son arsenal maintenant que toutes nos grandes villes, l'une après l'autre, toutes nos provinces l'une après l'autre, et après nos villes et nos provinces, notre gouvernement fédéral, se mettent à la merci de la haute finance américaine. Voici en effet un pays qui se saigne de deux ou trois cents millions "pour resserrer les liens moraux et politiques qui le rattachent à l'Angleterre"; et la guerre dure depuis un an à peine, et il n'a pas encore sur le continent européen vingt mille hommes de troupes actives, que déjà il lui faut invoquer officiellement la tutelle économique des Etats-Unis. Jusqu'ici les placements américains au Canada s'étaient à peu près bornés à l'entreprise privée; aujourd'hui ce sont nos gouvernements de tout ordre et de toute catégorie qui vont emprunter à New-York, offrir leurs biens en gage à M. Morgan et à M. Rockefeller.

C'est précisément la force de ces raisons qui fait qu'on ne peut lire sans surprise certains raisonnements dont M. Bourassa se croit tenu de les agréments.

J'ai déjà, pour ma part, demandé ce que le directeur du *Devoir* croyait prouver par les réticences dont sir Edward Grey enveloppa jusqu'à la dernière minute ses réponses à l'ambassadeur allemand. Cette obstination à vouloir jeter du doute sur la conduite de l'Angleterre, — de l'Angleterre certes lourdement chargée devant l'histoire mais qui, si elle entendait se ranger avec la France, n'était point tenue d'en prévenir l'Allemagne, — cette obstination, dis-je, me semblait marquer une fois de plus sa tendance à une dangereuse et d'ailleurs puérile savorité.

De son côté le directeur de l'*Action*, sous la signature de Pierre Beaudry, s'est étonné que M. Bourassa, après avoir trouvé tant d'arguments contre l'envoi de troupes en Europe, pût écrire, comme il l'a fait à deux ou trois reprises, qu'il ne niait pas le devoir moral du Canada de prendre part au conflit, qu'il voulait seulement — comme si cela n'était pas sayer les fondements objectifs du nationalisme canadien en matière militaire — que notre action fût à la mesure de nos moyens.

Au risque de blesser un homme que j'admire plus qu'il ne voudra jamais le croire, je souhaierais que M. Bourassa, après une année de polémique sur le rôle du Canada dans la guerre, eût appris à délasser moins souvent les arguments de gros bons sens, que rien ne peut ébranler, pour des dissertations à n'en plus finir sur les secrets des chancelleries européennes, qui ont presque toutes pour objet de justifier ses erreurs de tactique passées, mais où il est rare qu'il n'arrive pas, malgré son immense talent, à s'emparer de la façon la plus déplorable. Lisons, par exemple, son article du 27 août sur la réponse de sir Edward Grey au chancelier de l'empire allemand.

On n'a pas oublié, dit M. Bourassa, la proposition retentissante d'une "trêve navale" entre l'Angleterre et l'Allemagne, formulée par M. Churchill vers la même époque (1912)...

... Si la rupture laissa aux ministres britanniques, dès l'année 1912, la conviction absolue que l'Allemagne voulait évidemment la guerre, comment se fait-il qu'ils s'y soient eux-mêmes si mal préparés? Ce manque de préparation, dont ils ont cherché depuis à se faire un titre de gloire, n'aurait donc été qu'une aveugle et criminelle négligence? L'urquoil ont-ils, en 1912, en 1913 et jusqu'en 1914, multiplié les expressions publiques et solennelles de leur confiance dans les bonnes intentions de l'Allemagne? Pourquoi ont-ils fortifié les illusions de ceux qui niaient totalement le "péril allemand", comme sir Wilfrid Laurier, par exemple?

Et le directeur du *Devoir* ajoute:

Un autre point à établir, et d'un intérêt plus immédiat encore pour le Canada, serait la preuve de la connaissance donnée au gouvernement canadien de la rupture de ces

mystérieuses négociations anglo-allemandes. De deux choses l'une: ou les ministres anglais ont été leurs appréhensions à M. Borden, ou ils lui ont révélé toute la vérité. S'ils ont tenu nos gouvernements, comme tous les peuples de l'Empire, dans l'ignorance de la véritable situation, c'est la preuve la plus patente du mépris que les autorités impériales font des "nations-soeurs", bonnes tout au plus à leur fournir de la chair à canon. Si, au contraire, M. Borden et ses collègues ont connu toute la vérité — et plusieurs de leurs déclarations de l'époque le font croire — alors c'est leur responsabilité à eux qui s'alourdit singulièrement.

Comment? nos ministres auraient connu, dès 1912, toute la vérité et toute l'étendue du péril allemand? Ils savaient, dès 1912, que la guerre était inévitable, qu'elle menaçait la sécurité, l'existence même de l'Empire? Résolus à rompre la tradition constitutionnelle et l'entente établie avec l'Angleterre depuis un demi-siècle, ils avaient dès ce moment décidé que le Canada devrait prendre part à cette guerre, à la suite de l'Angleterre? Et ils n'ont rien fait, rien préparé, rien organisé? Rien, sauf cette grosse contribution de \$35,000,000 à la flotte anglaise; et à cela encore, ils tenaient si peu, qu'ils ont repoussé les moyens qui leur étaient offerts, par M. Monk d'abord puis par la majorité du Sénat, de la faire voter dès 1913!

Où nous ne savons pas lire, ou il ressort de ces paroles:

1° Que le gouvernement anglais, du seul fait que l'échec des négociations pacifistes de 1912 pouvait paraître attribuable à l'Allemagne, devait armer en vue d'une guerre à deux ans de là. Mais alors, qu'adviendrait des articles que M. Bourassa — travaillant à cette époque dans la diplomatie — multiplia en août et septembre 1914 pour établir, sans toutefois trop appuyer, que la puissance qui avait déclenché la guerre, c'était la Russie? Mais alors, M. Bourassa voudrait-il bien nous dire comment, s'il avait été citoyen de la Grande-Bretagne en 1912, il aurait accueilli une proposition de M. Churchill tendant à doubler le budget naval, lui qui prêche aujourd'hui avec Benoit XV la guerre à la guerre; lui qui, l'Allemagne étant installée à Anvers, tenant par conséquent braqué sur l'Angleterre le pistolet que celle-ci craignait seulement en 1912 de voir tomber entre ses mains, réclame le désarmement de l'Angleterre, à la suite d'un pape qui n'a rien fait pour mettre l'immense force morale de l'Eglise du côté du Droit? L'Angleterre peut avoir eu dès 1912 la preuve que la catholique Autriche et la chrétienne Allemagne préparaient un coup de force, quoique sur ce point le p'aidoyer de sir Edward Grey ne soit pas aussi convaincant que le prétend M. Bourassa, mais cela ne veut pas dire qu'elle avait envers elle-même l'obligation de se ruiner pour parler à une agression qui après tout était prévue, et à laquelle les événements ont prouvé qu'il pouvait être répondu par une coalition européenne. La question, en tout cas, est de celles qui ne se tranchent pas d'un trait de plume par un journal canadien, s'appelait-il Henri Bourassa.

2. Que les hommes d'Etat anglais n'ont pas fait part de leurs appréhensions aux ministres canadiens ou que ceux-ci, mis au courant, n'ont pas renseigné notre députation comme ils l'auraient dû. Or rien, absolument rien, ne prouve que le gouvernement anglais ne s'est pas ouvert à nos gouvernements dans la mesure où le limitait la prudence diplomatique d'une part et, d'autre part, le fait que la guerre pouvait éclater en 1914, mais pouvait aussi se produire en 1934. Et rien non plus, absolument rien, ne prouve que M. Borden n'a pas été dans ses déclarations au parlement canadien aussi loin qu'il pouvait aller, quand la moindre indiscretion, le moindre écart de langage, eût été un crime. L'excuse que les ministres nationalistes donnèrent de leur volte-face, en 1912, n'est-ce pas justement qu'ils savaient des choses qu'ils ne pouvaient dire, et que le temps se chargerait de révéler? M. Bourassa fait-il si grand cas du jugement des masses, qu'il veuille jeter en pâture à la Presse et à la Patrie, ou même au *Devoir*, des confidences diplomatiques dont le seul dévoilement peut précipiter une effroyable guerre?

3. Que le gouvernement canadien, s'il connaissait l'existence et l'étendue du péril allemand, ne devait pas limiter à \$35,000,000 sa contribution à la défense de l'Empire. Ici, on se demande si M. Bourassa ne plaisante pas.

Mais non, il ne plaisante pas: il ne fait que continuer à se mettre imprudemment au centre de tous les problèmes, ce qui ne l'empêche pas d'en voir de multiples et intéressants aspects, mais ce qui l'expose fatalement, quand il en cherche le noeud, à rencontrer ce que qu'il a dit avant-hier, ce qu'il a prêté hier, ce qu'il a des raisons particulières de croire qu'il arrivera demain.

Pour nous et quelques autres nationalistes, l'existence ou l'inexistence du péril allemand aux environs de 1910 et de 1911 a sur notre conception de la question impériale une influence égale à zéro; de fait, il n'en est même pas fait mention dans les quelques écrits que les événements de 1908 à 1911 nous ont inspirés.

Le Canada n'a pas les mêmes intérêts économiques et commerciaux que l'Angleterre. Nous ne sommes pas comme les pays indépendants qui, dans les affaires internationales, peuvent s'engager pour ce qu'ils veulent, envers qui ils veulent, pour le temps qu'ils veulent; en participant aux guerres extérieures sous la direction de l'Angleterre, le Canada abdique une indépendance qu'il a pris un siècle à conquérir, il assume un fardeau qu'il ne pourra plus secouer. Pensez bien à cela, naïfs Barrés de France! — qui cependant n'êtes pas plus ignorants ni plus naïvement ignorants des choses britanniques que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des écrivains français. Et mettez-vous bien aussi dans la tête que le Canada français fait peut-être pour la France moins que vous ne le croyez, en se ralliant à l'impérialisme militaire au nom de la prétendue indissolubilité des intérêts anglais et des intérêts français. Les Canadiens ont d'autres moyens de servir la France — ou l'Angleterre — que de rendre la métropole leur acquis de libertés constitutionnelles. Les Canadiens-Français en particulier doivent chercher dans leur coeur d'autres moyens d'aider leur première mère-patrie que de souscrire à une politique qui, le jour où reparaitra sur un point quelconque du globe la traditionnelle et fœnicieuse opposition entre les deux civilisations anglaise et française, se retournera contre la France avec toute la force d'impulsion que leur jobarderie lui aura donnée. Dire que le Canada ne ferait rien pour l'Angleterre en restant chez lui, c'est erreur en mensonge: notre seul état de colonie anglaise nous met en guerre chaque fois que l'Angleterre est en guerre, et partant nous impose, pour la dé-

fense de notre territoire, plus de frais que nous n'en aurions comme nation indépendante. En défendant le Canada, nous défendons, nous aussi, l'empire britannique et intéressants aspects, mais ce qui l'expose fatalement, quand il en cherche le noeud, à rencontrer ce que qu'il a dit avant-hier, ce qu'il a prêté hier, ce qu'il a des raisons particulières de croire qu'il arrivera demain.

Pour nous et quelques autres nationalistes, l'existence ou l'inexistence du péril allemand aux environs de 1910 et de 1911 a sur notre conception de la question impériale une influence égale à zéro; de fait, il n'en est même pas fait mention dans les quelques écrits que les événements de 1908 à 1911 nous ont inspirés.

Le Canada n'a pas les mêmes intérêts économiques et commerciaux que l'Angleterre. Nous ne sommes pas comme les pays indépendants qui, dans les affaires internationales, peuvent s'engager pour ce qu'ils veulent, envers qui ils veulent, pour le temps qu'ils veulent; en participant aux guerres extérieures sous la direction de l'Angleterre, le Canada abdique une indépendance qu'il a pris un siècle à conquérir, il assume un fardeau qu'il ne pourra plus secouer. Pensez bien à cela, naïfs Barrés de France! — qui cependant n'êtes pas plus ignorants ni plus naïvement ignorants des choses britanniques que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des écrivains français. Et mettez-vous bien aussi dans la tête que le Canada français fait peut-être pour la France moins que vous ne le croyez, en se ralliant à l'impérialisme militaire au nom de la prétendue indissolubilité des intérêts anglais et des intérêts français. Les Canadiens ont d'autres moyens de servir la France — ou l'Angleterre — que de rendre la métropole leur acquis de libertés constitutionnelles. Les Canadiens-Français en particulier doivent chercher dans leur coeur d'autres moyens d'aider leur première mère-patrie que de souscrire à une politique qui, le jour où reparaitra sur un point quelconque du globe la traditionnelle et fœnicieuse opposition entre les deux civilisations anglaise et française, se retournera contre la France avec toute la force d'impulsion que leur jobarderie lui aura donnée. Dire que le Canada ne ferait rien pour l'Angleterre en restant chez lui, c'est erreur en mensonge: notre seul état de colonie anglaise nous met en guerre chaque fois que l'Angleterre est en guerre, et partant nous impose, pour la dé-

fense de notre territoire, plus de frais que nous n'en aurions comme nation indépendante. En défendant le Canada, nous défendons, nous aussi, l'empire britannique et intéressants aspects, mais ce qui l'expose fatalement, quand il en cherche le noeud, à rencontrer ce que qu'il a dit avant-hier, ce qu'il a prêté hier, ce qu'il a des raisons particulières de croire qu'il arrivera demain.

Pour nous et quelques autres nationalistes, l'existence ou l'inexistence du péril allemand aux environs de 1910 et de 1911 a sur notre conception de la question impériale une influence égale à zéro; de fait, il n'en est même pas fait mention dans les quelques écrits que les événements de 1908 à 1911 nous ont inspirés.

Le Canada n'a pas les mêmes intérêts économiques et commerciaux que l'Angleterre. Nous ne sommes pas comme les pays indépendants qui, dans les affaires internationales, peuvent s'engager pour ce qu'ils veulent, envers qui ils veulent, pour le temps qu'ils veulent; en participant aux guerres extérieures sous la direction de l'Angleterre, le Canada abdique une indépendance qu'il a pris un siècle à conquérir, il assume un fardeau qu'il ne pourra plus secouer. Pensez bien à cela, naïfs Barrés de France! — qui cependant n'êtes pas plus ignorants ni plus naïvement ignorants des choses britanniques que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des écrivains français. Et mettez-vous bien aussi dans la tête que le Canada français fait peut-être pour la France moins que vous ne le croyez, en se ralliant à l'impérialisme militaire au nom de la prétendue indissolubilité des intérêts anglais et des intérêts français. Les Canadiens ont d'autres moyens de servir la France — ou l'Angleterre — que de rendre la métropole leur acquis de libertés constitutionnelles. Les Canadiens-Français en particulier doivent chercher dans leur coeur d'autres moyens d'aider leur première mère-patrie que de souscrire à une politique qui, le jour où reparaitra sur un point quelconque du globe la traditionnelle et fœnicieuse opposition entre les deux civilisations anglaise et française, se retournera contre la France avec toute la force d'impulsion que leur jobarderie lui aura donnée. Dire que le Canada ne ferait rien pour l'Angleterre en restant chez lui, c'est erreur en mensonge: notre seul état de colonie anglaise nous met en guerre chaque fois que l'Angleterre est en guerre, et partant nous impose, pour la dé-

roles du digne prélat, qui, comme nous, se bornait à constater le fait en le laissant à l'appréciation des membres de la Chambre suprême d'Angleterre.

Il y a plus — et je vous prie d'imaginer le beau soulèvement qui se verrait dans l'Ouest montréalais, si, disons le Board of Trade, s'aventurait d'agir comme l'Association de l'industrie alimentaire des Districts de Manchester, Sheffield, etc., qui constate, sans s'émouvoir plus que ça, que dans

les districts où le commerce du dimanche est presque général, les quelques commerçants qui continuent à fermer leurs magasins ne pourront certes le faire plus longtemps encore. Toute nouvelle boutique qui ouvre crée une concurrence nouvelle de plus; le commerçant se trouve donc dans l'alternative d'ouvrir son magasin le dimanche ou de renoncer à son commerce. Dans un rayon de 12 milles autour de Manchester, 15,000 boutiques occupent 25,000 employés bravent la loi dominicale et l'exemple gagne de proche en proche.

C'est à un sujet sur lequel il importe de revenir, ce que je ferai sans doute, en attendant qu'il se plaque, comme "mot de la fin", ces lignes d'un article de l'Alphonse Daudet sur le dimanche parisien:

Les travailleurs, les gens à la tâche, la commencent seuls, cette joie qui revient tous les huit jours, consacrée par l'habitude d'un peuple. Pour ces prisonniers de la semaine, l'almanach aux grilles serrées s'ouvre de distance en distance en espace lumineux, en prises d'air rafraichissantes.

Dimanche de Paris, je l'exalte et je te bénis pour tout ce que tu donnes de joie, de soulagement au labeur courageux et honnête, pour le rire des enfants qui l'acclament, la fierté des mères heureuses d'habiller leurs petits en ton honneur, pour la dignité que tu conserves aux logis des plus pauvres, la nippé glorieuse mise de côté pour toi au fond de la vieille commode éclopée; je te bénis pour tout le bonheur que tu apportes dans les maisons de nos faubourgs!...

D'ARGENSON.

Le dimanche français, c'est une manière d'Arche d'Alliance; honni soit qui y pose le doigt.

Le spectre du dimanche anglais aperçait les Français, les Parisiens surtout.

M. Laurence fit sur ce Banco l'étude dont je présente aujourd'hui, pour reprendre ma collaboration, un rapide aperçu.

A son sens, l'Angleterre reste toujours la terre classique du repos dominical, mais ce repos est si mal compris que le gros public réclame autre chose.

... C'est, dit-il, l'esprit religieux qui a créé le dimanche anglais, c'est l'esprit social qui le transformera suivant une législation heureusement inspirée de la nôtre. Chacun son tour dans l'entente cordale. Oui, l'on peut, pour la législation du repos hebdomadaire, répéter le refrain de la Vigne de Pierre Dupont, car ils n'en ont pas non plus en Angleterre, ou, du moins s'ils en ont une, elle est si caduque qu'elle ne tient plus que par la force de l'habitude et étayée par des moeurs elles-mêmes chancelantes.

En Angleterre, le dimanche n'a pas été imposé pour le repos mais pour la prière. Le cant, encore plus que la loi, en surveille l'observance. C'est l'ouvrier, c'est le menu peuple qui en souffre le plus. L'Anglais riche, ou seulement aisé, a cent moyens d'alléger le fardeau dominical, d'en assouplir le joug, ne serait-ce que le club, ou la maison de campagne avec ses accessoires pour la récréation.

Maintenant, un peu d'histoire:

C'est dit M. Laurence, un acte de Charles III, acte qui remonte à 1077, qui prescrivit la fermeture des boutiques le dimanche pour que tout le monde s'absorbe dans ses devoirs religieux. La seule peine qu'il comporte est une amende de cinq shillings, soit cinq francs vingt-cinq de notre monnaie. A l'époque, le taux médiocre et relatif de cette amende pouvait effrayer; aujourd'hui, ils sont nombreux les commerçants de tous objets pour qui cinq shillings comptent à peine dans la recette de la journée et qui préfèrent en faire le sacrifice que fermer bou-

Et bien! que ce soit M. Bourassa ou un autre, nous disons que l'homme qui en use ainsi avec la logique est dans les patates.

OLIVAR ASSELIN.

P.S.—L'article ci-dessous était écrit lorsque nous est tombé sous les yeux l'article de l'*Action Catholique* reproduit par la *Patrie*. Nous aurons la semaine prochaine un mot à l'adresse de l'*Action Catholique*.

O. A.

## Dimanches anglais et dimanches français

L'autre matin, le *Réveil* y est allé d'une solide rebuffade à l'adresse des hypocritiques de toute race et de toute croyance qui s'obstinent à vouloir faire du jour du Seigneur quelque chose de morne, de lourd, d'endeuillé un jour qui nous gâte, à l'avance, la semaine qui va commencer.

Ai-je besoin d'assurer que je n'appartiens pas à la secte des pharisiens?... Je suis en toute candeur et honnêteté un publicain qui, d'une part, se sent et se reconnaît faible et peccable, qui, d'autre part, ne néglige point de jouir aussi pleinement que possible de tout ce que Dieu a mis à sa portée.

J'estime que le plus grand bien que Dieu a mis à ma portée, c'est la vie.

Or, celle-ci se compose de jours, n'est-ce pas? La Palisse lui-même n'y contredirait point. Et l'on me chipe un jour en une semaine en me l'imposant terne, lugubre, long comme une nuit d'insomnie.

J'irai plus loin: entre deux excès, entre le dimanche vraiment anglais et le dimanche français, mon coeur ne balance pas — et penche de tout son poids pour ce dernier.

Le dimanche français vis-à-vis du dimanche anglais, ça m'a toujours semblé la gaieté naturelle en face de la "triste figure" don-quistotiste artificielle, l'hyprocrisie poussée jusqu'à l'art de la franchise en son entier épanouissement.

J'ai sous la main une étude de M. Georges Laurence sur le dimanche anglais, étude parue en 1906 dans l'*Evénement*, de Paris, journal que fonda Victor Hugo et qui se fit longtemps une spécialité de ce genre d'écrits.

En 1906, en France, la controverse sur le repos hebdomadaire battait son plein. Des gens voulaient modifier la législation réglementant le jour de repos, lequel, généralement, est le dimanche. C'est toujours geste délicat, dangereux même, celui de toucher même du bout d'un minuscule amendement à cette législation en France.

Le dimanche français, c'est une manière d'Arche d'Alliance; honni soit qui y pose le doigt.

Le spectre du dimanche anglais aperçait les Français, les Parisiens surtout.

M. Laurence fit sur ce Banco l'étude dont je présente aujourd'hui, pour reprendre ma collaboration, un rapide aperçu.

A son sens, l'Angleterre reste toujours la terre classique du repos dominical, mais ce repos est si mal compris que le gros public réclame autre chose.

... C'est, dit-il, l'esprit religieux qui a créé le dimanche anglais, c'est l'esprit social qui le transformera suivant une législation heureusement inspirée de la nôtre. Chacun son tour dans l'entente cordale. Oui, l'on peut, pour la législation du repos hebdomadaire, répéter le refrain de la Vigne de Pierre Dupont, car ils n'en ont pas non plus en Angleterre, ou, du moins s'ils en ont une, elle est si caduque qu'elle ne tient plus que par la force de l'habitude et étayée par des moeurs elles-mêmes chancelantes.

En Angleterre, le dimanche n'a pas été imposé pour le repos mais pour la prière. Le cant, encore plus que la loi, en surveille l'observance. C'est l'ouvrier, c'est le menu peuple qui en souffre le plus. L'Anglais riche, ou seulement aisé, a cent moyens d'alléger le fardeau dominical, d'en assouplir le joug, ne serait-ce que le club, ou la maison de campagne avec ses accessoires pour la récréation.

Maintenant, un peu d'histoire:

C'est dit M. Laurence, un acte de Charles III, acte qui remonte à 1077, qui prescrivit la fermeture des boutiques le dimanche pour que tout le monde s'absorbe dans ses devoirs religieux. La seule peine qu'il comporte est une amende de cinq shillings, soit cinq francs vingt-cinq de notre monnaie. A l'époque, le taux médiocre et relatif de cette amende pouvait effrayer; aujourd'hui, ils sont nombreux les commerçants de tous objets pour qui cinq shillings comptent à peine dans la recette de la journée et qui préfèrent en faire le sacrifice que fermer bou-

## L'Union sacrée

Comme quoi M. Bonnal, président de la Chambre de Commerce française de Montréal, et le général Genin, quoique d'opinions philosophiques opposées, ne laissant pas quand même de s'entendre sur les questions essentielles de l'heure

22—L'ACTION

(De la "Renaissance", de Paris, livraison du 12 août, sous la signature du général BONNAL.)

Il [le corps expéditionnaire anglais au commencement de la guerre] ne comprenait guère que 70,000 hommes. C'est avec cette force réduite que l'armée du maréchal French a combattu héroïquement les masses, très supérieures en nombre, de l'aile droite allemande, à Mons, à Cateau et à Landreies, en perdant, au cours de ces trois batailles, près du tiers de son effectif.

On sait la part glorieuse que le corps expéditionnaire anglais a prise à la bataille de l'Ourcq, muée en victoire de la Marne.

Ce corps, d'abord dédoublé, a reçu, depuis, une extension telle qu'il est devenu l'armée French, laquelle comprenait dans ces derniers temps trois armées, de trois corps d'armée chacune, au total 9 corps d'armée, ou 18 divisions d'infanterie...

Bientôt le maréchal French disposera, sur le front occidental, de 30 corps d'armée (60 divisions), réunis en armées, lesquelles équivaudront, comme nombre et comme puissance, à celles de la France sur le même front.

Grâce à ce prodigieux effort militaire, les armées françaises du front occidental seront doublées par l'armée anglaise...

Général BONNAL.

(Du "Canada", de Montréal, numéro du 31 août sous la signature de M. Genin, président de la Chambre de Commerce Française de Montréal.)

Avec 70,000 hommes le maréchal French a combattu les masses, très supérieures en nombre, de l'aile droite allemande, à Mons, au Cateau et à Landreies, en perdant au cours de ces trois batailles près du tiers de son effectif.

Le corps expéditionnaire anglais a pris une part glorieuse à la bataille de l'Ourcq, muée en victoire de la Marne.

Depuis, ce corps comprenait dans les derniers temps trois armées de trois corps d'armée chacune, au total de neuf corps d'armée ou dix-huit divisions d'infanterie. Bientôt le maréchal French disposera sur le front occidental de trente corps d'armée (soixante divisions) réunis en armée équivalente, comme nombre et comme puissance, à celle de la France sur le même front.

Ainsi les armées françaises seront doublées par les armées anglaises sur le front occidental.

J.-R. Genin.

Un musicien grand, mais ancillaire, parle

Nous extrayons du *Courrier Musical* du 1er mai 1907, où elle fut reproduite, cette "perle" d'une des nombreuses "interviews" où se répandit, en ce temps-là, M. Saint-Saëns, lequel était alors tout à l'ivresse d'avoir été, dans la compagnie de Massenet, présenté à Guillaume II par M. Raoul Gunsbourg, cet autre empereur:

"... Nous avons surtout causé musique, naturellement. L'Empereur a horreur de la "musique" "moderniste", savante et obscure. Je ne la comprends pas, m'avoua-t-il. "Et moi je la comprends trop", lui répliquai-je. NOUS ETIONS PARFAITEMENT D'ACCORD. Il me confia aussi

"qu'il ne savait pas une note de musique et qu'il dirigeait d'oreille son orchestre."

"Quand nous lui fûmes présentés, ajoute M. Saint-Saëns, il me dit en nous tendant la main: "Jamais je n'avais osé espérer qu'il me serait donné un jour de recevoir de telles committés..." Je lui répondis: "Sire, Votre Majesté est trop indulgente; en admettant que nous soyons les Alpes, "Elle est l'Himalaya!"..."

A la fin de cet entretien, M. Saint-Saëns reçut son portrait: un portrait signé du Kaiser.

Notre cher et grand Octave Mirbeau précisait, quelque temps après, l'importance de cet événement dans un article après, ironique et parfait.

Et le directeur du *Devoir* ajoute:

Un autre point à établir, et d'un intérêt plus immédiat encore pour le Canada, serait la preuve de la connaissance donnée au gouvernement canadien de la rupture de ces

Et le directeur du *Devoir* ajoute:

Un autre point à établir, et d'un intérêt plus immédiat encore pour le Canada, serait la preuve de la connaissance donnée au gouvernement canadien de la rupture de ces

# Combien de temps la guerre durera-t-elle encore?

## CINQ ANS, répond, non sans de fortes raisons, un journaliste français

J'ai indiqué, ici, la semaine dernière, comment je comprenais la résistance. Certes, je ne suis ni stratège, ni diplomate, ni chargé de résoudre ce problème poignant. Je parlais d'une guerre de cinq ans, pénible évidemment, entraînant tout un contingent de souffrances dans le pays, mais sûre pour une victoire finale.

Quelques amis m'ont demandé si je perdais la raison. Je ne le crois pas. De deux choses l'une: ou bien nous allons prendre l'offensive, une offensive formidable, sacrifier deux cent mille des nôtres et passer; ou attendre patiemment en couvrant les assaillants d'un déluge de feu à chaque attaque.

Dans la première hypothèse, j'admets la tournure la plus favorable: nous perdons, nous chassons l'ennemi de ses lignes de défense. Croyez-vous les Allemands assez imprévoyants pour ne pas avoir songé à préparer une deuxième ligne? Le temps ne leur a pas fait défaut, je suppose. Et nous recommencerions à piétiner sur place? Partant, même durée. Certes, nous aurions la légitime liberté de voir notre territoire assaini, mais la Belgique ne resterait-elle pas sous la botte? Et qui oserait abandonner, dans ces conditions, la patrie?

Dans la deuxième hypothèse, je vois des retranchements formidables et des armes

de tout ordre à haute puissance et action rapprochée. Je vois des chambres souterraines confortablement installées pour recevoir les combattants. Je vois ceux-ci bien abrités et prêts à repousser l'attaque... La possibilité, par ce genre de guerre, de donner aux hommes de longs congés, la cessation du gaspillage de vies, la possibilité à la nation de reprendre en partie le cours normal de son activité... Je vois aussi nos diplomates au travail, solutionnant la question balkanique dans le sens large et juste des nationalités. Je vois la Turquie écrasée, les Dardanelles forcées, le front des greniers d'Odessa venant alimenter les vaillantes populations alliées, notre métallurgie apportant aux Russes l'artillerie et les munitions qui leur manquent.

Je vois l'Allemagne et l'Autriche encerclées, garottées, obligées de crier grâce. Où est la solution raisonnable?

Je n'ai pas, comme Mme de Thèbes, le précieux don de prédire le présent, ni l'avenir, je ne sais si je déraile et si ma raison s'égare, mais chantent à mon oreille les sages paroles de notre bon fabuliste:

Patience et longueur de temps  
Font plus que force ni que rage.

HENRI FABRE.  
(Des Hommes du Jour.)

PAROLES DE BON SENS

# NE SOYONS PAS IMBÉCILES !

## Les eng...ler ? Non !... Les battre, plutôt !—Ainsi parle, dans le "Journal", de Paris, le grand apôtre de la Force française, le sénateur Humbert

### "DES CANONS, DES MUNITIONS!" et voilà tout

Certes il est presque décevant de constater qu'après un an de guerre l'organisation germanique résiste encore avantageusement à la coalition pourtant formidable qui s'est dressée contre son odieuse entreprise.

Cette situation semble un défi à la logique.

Si l'on compare la totalité des forces et des ressources en présence, il semble évident que, par leur population, par leurs richesses, par leur activité économique, les peuples alliés disposent de moyens largement supérieurs à ceux des empires complices. Pourquoi donc leur victoire se fait-elle attendre?

La réponse est aisée. Grâce à une minutieuse préparation, l'Allemagne a mis en oeuvre d'emblée la totalité de sa puissance: autant d'hommes, autant de soldats, et chacun de ces combattants est porté au maximum de valeur utile par un armement merveilleusement complet, sans cesse maintenu au plus haut degré de perfection par l'effort des industries donnant fiévreusement leur plein rendement.

Dans l'autre camp, au contraire, les énormes effectifs théoriquement mobilisables ne peuvent être que partiellement et progressivement mis en ligne; il faut les instruire, les encadrer, et par-dessus tout les équiper et les armer. Le matériel disponible limite le nombre utile des hommes.

Sans doute, cette situation tend progressivement à se modifier à l'avantage de la Quadruple-Entente. Mais l'évolution est lente; elle se heurte à de nombreuses difficultés d'organisation, qui reculent l'heure fatale du déclin allemand.

A l'avantage de la préparation, nos ennemis en ajoutent d'ailleurs un autre, plus important peut-être encore, celui de l'unité d'action. Dans son camp, l'Allemagne seule commande. Ni l'Autriche ni la Turquie n'ont le droit de se dire vraiment ses alliées: l'une est vassale, l'autre sujette. Le kaiser, ses ministres et son état-major pouvoient à toutes les affaires de la coalition, employant les ressources communes au mieux de l'intérêt général, expressément identifié avec l'intérêt allemand.

Ainsi, le haut commandement des armées germaniques emploie ses forces par masses, suivant des plans ordonnés et cohérents. L'avantage de cette méthode nous est maintes fois apparu, tandis que nos ennemis portaient du front occidental vers le front oriental, ou réciproquement, d'importants contingents destinés à lui assurer, tantôt ici et tantôt là, une supériorité momentanée.

D'excellents esprits ont demandé, à plusieurs reprises, que les alliés opposassent à leurs adversaires une même unité d'ensemble dans l'action. On a même préconisé l'institution d'une sorte de commandement commun, qui coordonnerait les mouvements et les initiatives des ar-

mées sur tous les fronts. Idée juste, mais d'une réalisation à peu près impossible. Où résiderait cet organe? Comment recevrait-il ses informations et en opérerait-il la synthèse? Comment transmettrait-il ses ordres et en assurerait-il l'exécution?

Mais ce n'est point dans cet ordre d'idées que les alliés peuvent faire autant et mieux que l'Allemagne. Ce qu'ils doivent envier à celle-ci, c'est son unité et sa discipline intérieure, et la vigueur avec laquelle elle fait converger toutes ses facultés d'action, de travail et de production vers un seul but: la guerre.

Il semble vraiment que, pour y arriver aussi, les nations liguées contre les ennemis du genre humain pourraient resserrer encore leurs liens et instituer entre elles, au moins dans une certaine mesure, une coopération plus étroite et une véritable division du travail.

Aucune d'elle en particulier ne possède de la variété et la multiplicité de moyens dont dispose l'adversaire commun.

La France,—dont l'effort est le plus comparable à celui de l'Allemagne par la promptitude, la permanence et l'ampleur,—la France,—qui a mobilisé proportionnellement les légions les plus nombreuses et qui forge les armements les plus complets,—se trouve gênée, dans son essor industriel, par des besoins de matières premières qu'il lui faut demander à l'étranger.

L'Angleterre, riche de charbon et de minerais, peuplée d'usines géantes, n'a qu'une armée encore restreinte.

L'Italie, dont nous admirons autant l'excellente organisation que la bravoure admirable, n'emploie qu'une partie des ressources de sa population.

Le Japon,—qui probablement était avec l'Allemagne le seul pays dont la puissance militaire fût en complet état de préparation,—n'a participé qu'à peine et de loin à la lutte.

L'immense et profonde Russie, réserve inépuisable des alliés, regorge d'hommes inutilisés, et tarde à mobiliser ses forces gigantesques, faute d'armements, faute de moyens économiques et financiers.

La Belgique et la Serbie, grandies par leur héroïsme, ont plus encore besoin de l'aide des nations qui combattent avec elles.

Mais si nous rapprochons tous ces éléments, ils constituent un monde, dont les possibilités illimitées émerveillent l'imagination. Qu'ils se rejoignent, se complètent et s'organisent, et la puissance allemande aura vécu.

Sans doute, de tous côtés, la bonne volonté est générale, et les résultats s'ajoutent de jour en jour aux résultats. Mais n'y a-t-il pas plus et mieux à faire? Le premier devoir ne consiste-t-il pas à armer autant que possible les masses moscovites? Et tandis que les nations occidentales s'appliquent à augmenter le

nombre de leurs combattants, n'aperçoivent-elles point le puissant renfort que leur donneraient de nouvelles armées russes,—employées au besoin sur des fronts où la densité des chemins de fer permettrait vraiment la mise en marche irrésistible du "rouleau compresseur"?

La grande Angleterre a l'orgueil de jouer son rôle sur terre comme sur mer. Mais son devoir n'est-il pas surtout de mobiliser toutes ses forces économiques, toute son armée de machines, et de travailler pour ceux dont les industries sont encore insuffisantes?

D'intéressants renseignements, parus avant-hier, nous apprennent que le Japon va prêter à la Russie, à défaut de l'appui de ses soldats, celui de ses arsenaux. Ils nous révélaient aussi que l'empire des tsars songe à tirer parti des richesses de son sous-sol en créant, grâce à la main-d'oeuvre chinoise, des industries nouvelles.

Nous vivons en un temps où de telles entreprises n'ont rien de chimérique. Les colonies, les pays neufs se sont transformés sous nos yeux sous l'action féconde des capitaux, et grâce à ces réserves d'énergie organisatrice et d'intelligence créatrice que la civilisation a accumulées dans nos sociétés modernes.

Ces miracles, ne saurions-nous les répéter, les multiplier, maintenant que l'exige la cause sacrée pour laquelle nous combattons?

Que les alliés mettent en commun

leurs ressources infiniment variées, — leurs hommes, leurs richesses, leur crédit, leur science, leurs ingénieurs et leurs financiers,—le même qu'ils ont su mettre en commun leur héroïsme et leur idéal...

Mais cette grande coopération n'est-elle pas déjà décidée en principe, et depuis plusieurs mois? Il me semble même que de solennelles déclarations officielles nous en ont informés. Sans doute est-ce le moyen de réaliser ce noble projet qui fait défaut?

Il ne m'appartient point de suggérer des solutions. Mais autant l'idée d'un commandement unique des armées me paraît vaine, autant celle d'une conférence régulatrice, siégeant dans l'une des capitales, me paraît aisément réalisable, et de nature à assurer la plus précieuse coordination des efforts de tous.

La guerre n'est plus un problème militaire. C'est un problème économique. Ce sont déjà les lendemains de la grande épreuve que nous préparons, en nous outillant, en aidant nos alliés, en créant entre eux et nous des relations étroites et des échanges de services.

L'Allemagne s'était entraînée par la paix aux oeuvres de la guerre. Les alliés préludent, par la guerre, aux féconds travaux de la paix.

CHARLES HUMBERT,  
Sénateur de la Meuse.  
(Du Journal.)

# AUTOUR DE LA GUERRE

### C'est idiot

Comme M. Krupp naguère, le commandant Bauer, l'un des inventeurs du mortier de 420, est reçu, au titre de docteur en philosophie, à l'Université de Berlin.

C'est par des défis "intellectuels" de cet acabit qu'un grand peuple se ridiculise et se rend odieux à tout l'univers.

### Mêmes gens, mêmes paroles

Vous savez par quelles aménités nos nationalistes professionnels (nous nous comprenons, n'est-ce pas?) recommencent la campagne pour l'Humanité — donc pour la vraie France — que Romain Rolland a menée dans certains journaux de la Suisse, et qui nous a valu, dans ce pays, force sympathies naguère captées par les Allemands.

Il s'est trouvé en Allemagne, un écrivain: Wilhelm Herzog, pour s'efforcer, à l'instar de Romain Rolland, d'écrire en faveur de cette humanité que nos vaudevillistes académiques considèrent avec un si marial dédain. A la reproduit, dans ses *Dokumente der Ziehe*, certains des articles de l'éminent auteur de *Jean-Christophe*. Il n'en a pas fallu davantage pour qu'il fût, en Allemagne, le plus impopulaire des hommes.

Les très nationalistes *Rheinisch Wetspall Zeitung* (12 mai) et *La Post* (14 mai) reprochent à Herzog de reproduire des "élucubrations pacifistes dont la France aux abois essaie d'empoisonner l'Allemagne, pour désunir ses forces dont elle a peur!"

N'est-ce pas juste là ce que dit la presse nationaliste française lorsqu'elle accuse les pacifistes français d'être stipendiés de l'Allemagne?

### Union sacrée

Rien qu'en lisant ce journal, vous avez pu constater que le nombre est grand encore, en France, de ces gens bizarres que nulle guerre ne décourage d'admirer et de fréquenter, dans leurs oeuvres, des Allemands ou Autrichiens comme Dürer, Bach, Leibnitz, Kant, Mozart, Beethoven, Goethe, Schiller, Schubert, Wagner, etc., etc. — cela malgré les arrêts sempiternellement rendus par M. Frédéric Masson.

Furieux d'être si peu entendu, ce Napoléonien académicien vient de décréter, dans le *Gaulois* du 2 juin 1915, ceci, qui, sans doute, ne sera point surpassé:

"S'ils sont inconscients, qu'on les enferme s'ils sont conscients, qu'on les fusille."

### Que prenez-vous après ça?

Nous montrerons plus de mansuétude, et nous dirons, usant du même droit qui fut laissé à M. Frédéric Masson de désigner des Français pour le cabanon ou le peloton d'exécution: "S'il est inconscient, qu'on l'enferme, avec, comme prévenance, cet état civil: "Fou dangereux: défense d'exciter"; s'il est conscient, qu'on le purge!"

### L'ennemi principal

Puisque, à l'exception de quelques journaux, toujours les mêmes: *Humanité*, *Bataille Syndicaliste*, *Bonnet Rouge*, *Temps*, la presse parisienne a cru devoir faire silence sur le dernier manifeste que les socialistes minoritaires allemands ont répandu chez nos ennemis, — manifeste qui condamne le torpillage du *Lusitania* et toutes les atrocités militaristes des Hohenzollern, — signalons-le hautement; en voici le passage essentiel:

Le fait reste acquis: l'ultimatum autrichien à la Serbie, le 23 juillet 1914, a été le brandon qui a enflammé le monde, même si l'incendie ne s'est emparé de l'Italie que plus tard.

Lorsqu'on a torpillé le *Lusitania*, le peuple allemand a été obligé de se taire: la main

de fer de l'état de siège lui fermait la bouche!

...Lutte de classe prolétarienne internationale contre le déchirement impérialiste et international des peuples: voilà le mot d'ordre socialiste de l'heure!...

L'ennemi principal de chaque peuple se trouve dans son propre pays.

L'ennemi principal du peuple allemand se trouve en Allemagne: l'impérialisme allemand, la diplomatie secrète allemande. Lutter dans son propre pays contre cet ennemi, lutter contre lui dans la lutte politique commune avec le prolétariat qui lutte dans les autres pays, contre ses impérialistes, voilà ce dont il s'agit, à l'heure actuelle, pour le peuple allemand!

### Un dessin d'Abel Faivre

Il a paru dans l'*Echo de Paris*, il représente deux soldats français contemplant un Allemand défunct, et dont, à cause de la terre qui le recouvre presque entièrement, on aperçoit plus que les pieds et le casque; et la légende de ce dessin est la suivante: "Méfions-nous: c'est peut-être un Boche qui téléphone". Nos amis de la *Bataille Syndicaliste*, du *Bonnet Rouge*, d'autres journaux encore ont qualifié, par les mots nécessaires, l'indécence d'une telle production, laquelle baffone, avec une puérilité humiliante pour son auteur, le respect qui, jusqu'à ce jour, était dédié à tout ennemi mort pour son pays. On peut, à la rigueur, — M. Abel Faivre étant un homme de talent, — estimer qu'il a exagéré l'humour. Mais que penser du journal officiellement chrétien, exclusivement catholique, qui livre de telles choses en pâture au "bon coeur" de sa clientèle?

### Pour mémoire

Philippe Scheidemann, socialiste renégat, et qui après ses invalides dans le chenil de Guillaume II, se présentait, voilà quelques jours, devant les électeurs de sa circonscription de Solingen. Pendant trois heures il a essayé d'expliquer son adhésion au militarisme prussien et sa "politique du 4 août". Résultat: la tacque qu'il préconisait a été condamnée unanimement par ses électeurs et de cet essai malheureux Scheidemann n'a guère emporté qu'une impression durable: celle de n'être probablement pas renvoyé au Reichstag aux prochaines élections.

Comme — l'Humanité et d'autres journaux aussi — "suspects" exceptés — la Presse parisienne n'a cure de ce genre de vérités, nous vous en donnons témoignage.

### Un vrai grand musicien parle

M. Vincent d'Indy a fait une conférence dont *La Renaissance* nous reproduit le texte. Citons:

Wagner n'a pas insulté la France. Vous avez lu dans votre journal peut-être que: "Au lendemain de nos désastres, Wagner a publié une brochure intitulée: "Une capitulation, dans laquelle il traîne dans la boue notre vaillante capitale et ses défenseurs."

Tout est faux dans cette assertion. Vous avez lu cela dans votre journal, mais avez-vous lu le vaudeville, bien plat et peu spirituel (oh! je ne défends nullement ce document littéraire!) auquel Wagner a donné le titre: Une capitulation?

Non?... — Je m'y attendais!...

Et je mets en fait que la plupart des gens qui parlent de cette élucubration sans valeur, et même ceux qui en écrivent, n'ont jamais su ce qu'elle contient en réalité...

Permettez-moi de vous en faire une brève analyse.

D'abord, il n'y est nulle part question de la capitulation de Paris et il ne pouvait en être question puisque celle-ci date du 27

janvier 1871, alors que la plaquette de Wagner remonte à la première quinzaine d'octobre 1870, à une époque où Paris n'était même pas encore complètement investi.

D'injustes contre la France, pas la moindre trace! On y rencontre seulement quelques brocards, bien puérils, à l'adresse de Victor Hugo, de l'Opéra de Paris et d'Emile Perrin, son directeur. Puis, après une apothéose d'Offenbach, qui vient jouer une valse sur son trombone à la suite d'un ballet de rats d'Opéra, viennent des railleries, très acerbes, celles-là... contre qui? Contre les directeurs des théâtres allemands, qui, au lieu de favoriser l'art de chez eux, se ruent à Paris pour arracher des pièces aux auteurs parisiens en vogue.

Et c'est là la capitulation!... Capitulation des théâtres allemands devant nos pièces françaises. Le tout assaisonné de calambours français peu drôles. Il n'y a vraiment pas, là-dedans, de quoi fouetter un hussard de la mort!...

L'argument antivaudevillien basé sur ce vaudeville bon enfant mais sans gaieté, est donc absolument dépourvu de valeur et nul esprit sérieux ne saurait s'y arrêter.

Nous restons alors en face du seul fait que Richar Wagner fut un musicien de génie, digne péroraison d'un siècle qui avait en Beethoven pour exorde, et que Tristan, les Maîtres-chanteurs et Parsifal sont des chefs-d'oeuvre encore inégalés...

M. Vincent d'Indy avait commencé sa conférence en disant:

—Mesdames, messieurs, j'ai été soldat en 1870, je me suis battu, à Paris, contre les Allemands comme mon fils se bat actuellement en Lorraine contre les mêmes Allemands, et je n'admettrais pas que quelqu'un pût douter de mon patriotisme; mais, je vous le dis sincèrement, je ne puis m'empêcher de blâmer de toutes mes forces la campagne absurde que l'on mène depuis quelque temps contre l'auteur de Parsifal.

On n'efface pas un génie, fût-il votre plus mortel ennemi, et, parce qu'il a plu à Guillaume II de nous attaquer, on ne va pas du moins, je l'espère, reléguer les tableaux de Dürer et de Holbein dans les greniers du Louvre?

### Les respectables

Trente écrivains collaboraient à la *Revue Critique des Idées et des Livres*. Ils s'exaltaient d'un idéal qui n'est point le nôtre; et les espérances qui orientaient leur zèle, en échauffant leur talent, ne souriaient guère à nos espérances.

Mais nous voici tristes profondément, — et fraternellement tout l'essés, — parce que, dans le *Bulletin des Ecrivains*, M. Eugène Marsan nous donne cette bonne nouvelle: onze de ces jeunes écrivains sont morts: Charles Benoît, Germain Belmont (Charles Deschamps), Robert Cernay, Marcel Drouet, Prosper-Henri Devos, Pierre Gilbert, Alfred de la Barre de Nanteuil, Maurice Luthard, Jean d'Aulon, Léonel des Rieux, Gustave Valmont; huit autres sont blessés: Jacques Boulanger, Pierre du Colombier, André Rostand, André Thérive, André de Poncheville, Joseph de Bonne, les deux frères Deroux; et deux disparus: Henri Cellerier, et mon très cher ami André du Fresnois, qui défendait par un sourire ironique et par des écrits d'une rare élégance son coeur bien rythmé pour battre selon l'amour. Nous les saluons avec un respect aussi sincère que notre tristesse.

Ces écrivains, qui ont ratifié par leurs actes les engagements pris par leur pensée, se reconnaissent des maîtres spirituels. Ces derniers, qui ne furent jamais dans la carrière où certains de leurs élèves sont restés, et qui, semblait-il, n'ont cure d'y jamais mettre les pieds, ces derniers ne cessent point de nourrir la haine qui a fauché, dans la fleur de leur jeune saison, tant de belles vies agréables aux Lettres françaises. Ainsi exaucés par les événements, ces maîtres prospèrent et ne semblent pas en être surpris.

Ma peau, certes, ne vaut pas cher. Mais, lorsque j'évalue leur oeuvre et leur responsabilité, j'aime mieux, pour la tranquillité de ma conscience, être dans ma peau que dans celle de ces "professeurs d'énergie".

(Des Hommes du Jour.)

## On demande d'anciens numéros de l'"Action"

On demande à acheter les numéros de l'Action portant les dates suivantes: 25 octobre 1913; 1 et 8 novembre 1913; 7 février 1914 et 27 février 1915.

S'adresser par lettre au directeur de l'Action.

L'ACTION est publiée par Jules Fournier, tous les samedis, à Montréal. Adresse pour la police: rue Saint-Gabriel 72.

Téléphone: Main 5498 Chambre 601

**Geo.-H. Thibault**  
COURTIER D'IMMEUBLES  
ET D'ASSURANCES  
EDIFICE TRANSPORTATION  
Sixième Etage

**MONTREAL-TORONTO**

9 h. et 9 h. 40 du matin, 7 h. 30 et 10 h. 30 du soir.

Wagon - salon - buffet - bibliothèque sur les trains de jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité sur les trains de nuit.

**L'International Limited**  
Le meilleur train du Canada  
Quitte Montréal pour Toronto et Chicago à 9 h. du matin tous les jours.

**MONTREAL-OTTAWA**  
8 h. et 9 h. 10 du matin, 4 h. et 8 h. 05 du soir. Trains de 9 h. 10 du matin et 4 h. du soir tous les jours, excepté le dimanche; trains de 8 h. du matin et 8 h. 05 du soir tous les jours.

Wagon-salon, buffet et bibliothèque sur tous les trains. Wagon-salon et wagon-salon-buffet-observatoire Pullman sur les trains de 9 h. 10 du matin et 8 h. 05 du soir.

**BUREAUX EN VILLE:**  
122 rue Saint-Jacques (téléphone: Main 5905), Hôtel-Windsor et Gare Bonaventure.

**LA COMPAGNIE**  
**MARCHAND FRERES, Limitée**  
IMPRIMEURS  
56, Rue Amherst, - Montréal  
Téléphone Bell: Est 2808.

**LA COMPAGNIE DES TRAMWAYS DE MONTREAL**

OFFRE UNE PROMENADE DE 10 MILLES

**Autour des deux montagnes**

Départ du coin des rues Peel et Sainte-Catherine à toutes heures et demi-heures.

Depuis 10 heures du matin PRIX : 25 c.

Voitures-observatoires spacieuses et confortables

**Pour prendre un bon repas, pour passer une agréable soirée,**

VOUS NE TROUVEREZ RIEN DE MIEUX, SUR TOUTE L'ILE DE MONTREAL,

QUE

**Le Château-Dupéré**

RUE NOTRE-DAME, LONGUE-POINTE

Spécialement recommandé aux touristes.

CUISINE DE PREMIER ORDRE. SITE MERVEILLEUX.

## L'Athée

— Je ne me joindrai pas au groupe grave et doux  
Qui priaît tout-à-l'heure et s'est mis à genoux  
Devant l'autel rustique installé sous les hêtres...  
Qu'ils sont heureux de croire encore au dieu des prêtres!...  
Pour ceux qui sont bénis jusque dans leurs fureurs,  
Pour ceux qu'un ciel attend au bout de tant d'horreurs,  
Le devoir est plus simple et la mort plus facile...  
La foi du vrai chrétien lui fait un cœur tranquille,  
Quand roule autour de lui le tonnerre incessant  
Du combat, quand la terre où va couler son sang  
Palpite comme un corps qu'on piétine, et qui souffre,  
Quand la mort sous chacun de nos pas creuse un gouffre,  
Il se livre en martyr à ses destins charnels  
Et respire déjà les jardins éternels,  
S'il tombe, il renaîtra pour une gloire immense.  
C'est à l'instant qu'il meurt que son bonheur commence.  
De sa bravoure il a tout de suite le prix,  
Les anges en baisant ses pieds endoloris,  
Dans un gazouillement d'oraisons et de harpes,  
Et rien qu'en remuant doucement leurs écharpes,  
Dispersent sa fatigue et combent son espoir.  
Il reçoit ses aïeux qui sont fiers de le voir.

Mais moi, qui comme lui sais garder des yeux calmes,  
Nul ange pour mon front n'apprêtera des palmes.  
Le cortège des morts aimés ne m'attend pas  
Pour saluer ma gloire et grandir mon trépas.  
Un prêtre, se penchant sur ma brusque agonie,  
N'ouvrira pas mon âme à la paix infinie,  
En posant sur ma lèvres un pâle crucifix.  
Aucun dieu n'a béni les travaux que je fis,  
Rien, dans ce ciel où seul l'éclair des canons brûle,  
Ne me rendra l'amour d'une chère famille...

Là-haut, tous tes aïeux te sourient, ô chrétien!  
Moi, mes enfants qui n'ont pour unique soutien  
Que mes bras, et ma femme au tranquille courage,  
Et mes parents courbés par le chagrin et l'âge,  
Sur la terre où je lutte en brave autant que toi  
Gémiront si je meurs; et, n'ayant pas la foi,  
Si je tombe au combat, mon âme, c'est leurs larmes  
Que j'entendrai couler dans la rumeur des armes...

RENE FAUCHOIS.

## Livres d'actualité

"Jean Jaurès", par Ch. Rappoport. — "La Veillée des Armes", par Marcelle Tinayre. — "Les Poètes de la Guerre". — "Pro Patria"

Jean Jaurès, par Charles Rappoport (L'Éditions, éditeur). — La Veillée des Armes, par Marcelle Tinayre (Calmann-Lévy, éditeur). — Les Poètes de la Guerre (Berger-Levrault, éditeurs). — Pro Patria, par Victor Hugo (De Gravelle, éditeur).

Il était naturel, il était nécessaire que fut écrit sur Jaurès un livre qui situât immédiatement le chef socialiste à sa vraie place dans l'histoire contemporaine. M. Ch. Rappoport vient d'écrire sans retard cet ouvrage qui constituera désormais le guide le plus sûr à travers la vie de Jaurès si variée, si une en même temps, et si chargée d'idées et d'actes. Le livre de M. Rappoport est à la fois une étude documentaire et ce que M. Gabriel Séailles appelait naguère une biographie psychologique. Très discrètement et même très modestement si je puis dire, en s'effaçant derrière les événements et les textes, M. Ch. Rappoport fait revivre l'homme qui fut Jaurès dans la succession animée de ses interventions littéraires, politiques, sociales. L'historien a pour son héros une grande pitié. Mais il ne prend pas le ton de l'apologiste forcené. Apologiste, il reste critique. Et sa critique, patiemment et nettement explicative, ne diminue pas la portée de l'éloge, mais aide à mieux comprendre, peut-être à aimer davantage l'homme, l'orateur, le chef. Vu du dehors, Jaurès, au temps où se développait son ardeur, pouvait, si je ne me trompe, prêter à la raillerie. Lorsque dans le livre de M. Rappoport on suit, pas à pas, les étapes de sa pensée et de sa carrière, on se sent de plus en plus disposé à la sympathie pour cet homme qui parlait avec une très grande facilité certes, mais qui avait une belle âme généreuse. Cette sympathie, les écrivains même qui étaient le plus enclins à l'ironie lorsqu'ils discutaient de Jaurès, l'éprouvaient ou étaient sur le point de l'éprouver. Peut-être que le livre de M. Gustave Téry sur Jaurès est un pamphlet. Je ne sais pas assurément de pamphlet plus amical. Peut-être que le livre de M. Rappoport est un panegyrique. Mais je n'en sais pas probablement de plus judicieux. Et c'est un triomphe pour Jaurès que l'enthousiasme contenu, encore que toujours près de déborder, de M. Rappoport et la plaisanterie cordiale de M. Téry ramènent également à lui.

Je dis: l'enthousiasme de M. Rappoport. Mais un enthousiasme minutieux et circonstancié. M. Rappoport est très impressionné par l'ampleur de l'oeuvre de Jaurès. Il détermine néanmoins avec une très utile précision les caractères de cette oeuvre avec son étendue. Il a soin de stipuler quelle est son inspiration et quel est son dessein. Il n'a pas entrepris d'écrire la vie de Jaurès comme il eût entrepris d'écrire la vie d'un autre politique. Il a voulu accomplir un devoir. Faire oeuvre d'historien oui, mais d'abord apporter son hommage à un illustre ami, illustre et victime de sa gloire même. "Pour réparer au moins partiellement l'immense préjudice causé à la France et à l'humanité par la perte prématurée de cette grande et géniale force de vérité et de bonté qu'était Jaurès — et

c'est en ce moment surtout qu'elle nous serait salutaire, — il nous faut entreprendre une étude intensive, approfondie et systématique de son oeuvre qui, à travers son glorieux martyre, brilla pour toujours d'une clarté et d'une splendeur incomparables. C'est ainsi que nous, socialistes, nous entendons venger notre grand mort." Noble vengeance, en vérité. Mais l'historien proclame ainsi sa volonté de glorifier, de magnifier son héros. Tout de suite il le met au premier rang. Le livre lu, Jaurès ne paraît pas indigne d'y rester.

Et cela prouve bien que l'historien a exécuté sa tâche excellentement. M. Anatole France, en une trop courte préface au livre de M. Rappoport, parle du génie de Jaurès. M. Rappoport a su embrasser tous les aspects de ce génie, et tout dans son ouvrage tend à démontrer que, selon les paroles prononcées aux obsèques de Jaurès par le député belge Camille Huysmans au nom du Bureau socialiste international, "le génie de Jaurès ne s'enfermait pas dans les cadres d'un parti. Il n'était pas l'homme d'une secte. Il était plus encore que le représentant d'une classe. Il symbolisait une époque. S'il éclairait la pensée de ses amis, il rayonnait jusque sur ses adversaires. Sa perte soudaine a été ressentie comme un malheur national dont la France doit éprouver en ce moment toute l'acuité. Mais Jaurès n'appartenait pas seulement à la France. Il appartenait à toutes les nationalités." Le livre de M. Rappoport est un peu le développement de cette idée — et de cette idée encore: si le vaste génie de Jaurès rayonnait sur toute la société en mouvement, son action n'est pas limitée à notre époque; d'elle-même elle se prolongera demain; son influence s'affermira en se prolongeant; on viendra chercher dans les discours de Jaurès des enseignements pour l'avenir.

M. Rappoport, étudiant l'homme, le penseur, le socialiste que fut Jaurès, indique déjà, non sans force, quelle sera la nature de ces enseignements. Je ne demande si l'enseignement le plus utile de Jaurès ne consiste pas dans son optimisme intrépide et dans sa foi invincible au progrès humain. M. Rappoport lui reproche pourtant l'excès de cette foi et de cet optimisme. "Cet optimisme a beau être réfléchi et raisonné, il a beau se proclamer, non sans raison, un principe salutaire d'action, il n'en reste pas moins vrai que le propre de l'optimisme est de colorer la réalité. Et Jaurès est amené à attribuer sa propre lumière, sa propre flamme aux hommes et aux choses qui l'entourent. Avide de progrès, partisan enflammé de la renaissance politique et sociale de l'humanité, il voyait dans toute amélioration, si minime fût-elle, un reflet de l'idée du Droit et de la Justice. Et il exagérait parfois son importance, souvent à dessein, pour en faire un levier des progrès ultérieurs." Il me semble qu'au jour des reconstructions sociales, on aura besoin de tout cet optimisme et de toute cette foi. Et M. Rappoport retirera alors la seule critique qu'il ait adressée à Jaurès...

Mais d'autres soucis nous pressent et il sera temps plus tard de rechercher dans

l'oeuvre de Jaurès les leçons nécessaires. M. Rappoport, en classant dès maintenant cette oeuvre immense, non pas inconsistante mais apparemment un peu vague, ne permet pas qu'une telle oeuvre soit méconnue, et incline chacun à admirer le grand exemple de générosité intellectuelle et morale que fut, somme toute, la vie de Jaurès.

Et, pendant ce temps-là, Mme Marcelle Tinayre écrivait son petit roman de la saison! Justement, la guerre menaçait la France et le monde et Mme Marcelle Tinayre s'est dit: "Tiens, voilà un sujet de roman!" Elle écrivit ce roman sans tarder. Puisque un roman devait être écrit tout de suite, autant valait qu'il fût écrit par Mme Marcelle Tinayre que par nous. Examinons pourtant quelques-uns des faits de la cause.

Une question de convenance peut-être, ou seulement d'opportunité. Arranger en roman — ou plus exactement en chronique romancée — les tragiques réalités de la vie française, alors que la vie française est toute bouleversée encore: initiative assez bizarre et que l'on a droit de juger saugrenue. Ces réalités tragiques sont plus étonnantes restant toutes nues. Une intrigue romanesque là-dessus? Ornement indiscret. Mais que voulez-vous, Mme Marcelle Tinayre est romancière et ne s'en fâche point. Elle ne peut s'oublier elle-même dans le drame de la patrie. Elle suit son destin. Elle tombe du côté où elle penche. Elle est la puissance du "professionnalisme" pour les hommes et les femmes de lettres de notre époque. Au romancier tout est d'abord sujet de roman. Et puis le roman vieilli ne saurait perdre cette occasion de se rajourner. Mme Marcelle Tinayre a fait de son mieux pour l'y aider. Il ne me paraît pas qu'elle y ait réussi du tout. La réalité écrase le roman, et il ne s'en fait guère que le roman ne parvienne à rapteriser la réalité.

Mme Marcelle Tinayre ne manque pas d'être hardie certainement. Mais elle est tout de même un peu gênée. Et quand elle s'acharne à introduire le grandiose de cette heure d'histoire dans des chapitres romanesques à l'usage de la bourgeoisie moyenne, elle a le sentiment vague d'une impiété. Elle n'évite pas le sacrilège, certes, car Mme Marcelle Tinayre, je vous l'ai dit, est une femme décidée. Mais l'énergie fléchit dans l'exécution. Mme Marcelle Tinayre commet le crime jusqu'au bout, mais, en tailladant à coups de ciseaux l'actualité magnifique et douloureuse, elle a honte de son opération de dépeçage. Elle coupe avec mollesse sa victime en morceaux. Et quand elle prétend rassembler le tout au gré de ses modestes combinaisons de romancière d'actualité, elle est trop intelligente pour ne pas s'apercevoir que les morceaux ne sont pas très bons.

Elle écrira donc la Veillée des Armes. Le départ: août 1914. Elle n'est pas femme à diminuer la portée de son entreprise. Elle met à son livre une préface qui est une véritable proclamation en style gouvernemental. "Avec nos amis les plus chers, aujourd'hui bien dispersés, nous avons connu l'angoisse, l'émotion religieuse, l'exaltation intérieure, la volonté du sacrifice et la douleur des adieux, en ces moments inoubliables où nos âmes n'étaient que des parcelles de l'âme nationale, où nos affections particulières se fondaient en un sentiment collectif, où le plus faible de nous sentait battre en son coeur mortel le coeur éternel de la France." Après quoi Mme Tinayre fait une profession de foi qui pourrait être signée d'un Octave Feuillet tâchant à se manifester démocrate. La guerre a révélé à Mme Marcelle Tinayre "la parenté qui nous lie avec les gens de notre race: ouvriers, bourgeois, artistes, savants, aux plus grands comme aux plus humbles". Si la guerre ne s'était pas produite Mme Marcelle Tinayre, qui fait métier cependant d'observer la vie, de peindre la société contemporaine, ne se serait jamais aperçue de la parenté qui la lie aux ouvriers, aux artistes... Avez littéraire bien significatif. Plus que, avec littéraire, témoignage moral et social. Mme Marcelle Tinayre a remarqué, d'ailleurs, que le jour de la guerre, il n'y eut plus "de castes sociales". Auparavant elle avait bien entendu dire qu'il y avait des castes sociales, mais elle avait considéré ce fait comme privé de conséquences et elle n'y avait pas prêté attention. Les romancières ont communément de plus graves soucis.

Mais pourquoi faut-il que, faites ces déclarations de principe, alors que Mme Marcelle Tinayre veut raconter de grand élan l'histoire de la nation, tout devienne instantanément chétif et mesquin, tout se banalise immédiatement? Mme Tinayre a de la facilité, de la souplesse. Le savoir-faire est en elle. Manque la flamme. Mme Tinayre est trop fine pour ne pas distinguer que ce mélange de menues inventions romanesques et de la réalité noble et formidable est un mélange impossible et que la fusion ne s'opère pas. Et voilà que la réalité tend à se rabaisser au niveau de l'invention romanesque. C'est grand dommage.

Le malheur des temps veut que Mme Tinayre cultive le banal et le convenu. Elle ne les cultive pas vraiment. Les résultats sont immédiatement perceptibles. Mme Tinayre ne négligera pas de constater que le matin de la mobilisation est un matin comme tous les autres matins. Voyez-vous ça! La nature ne participe pas de nos émotions. Ah! la petite indifférente! Et le so-

leil lui-même qui badine!... Mme Tinayre s'attarde à ces fortes pensées:

"Ce matin-là ressemble à tous les matins, et la petite rue a son aspect coutumier. Le soleil chauffe à l'envers les nuages colorés qui s'effiloquent et, par endroits, un soleil ému fuse et touche les façades couleur de craie des hautes maisons. Les tourterelles qui habitent le clocheton roucoulent en sourdine, tandis que paillet mille moineaux parmi l'épaisseur des marronniers. Des maçons boivent la goutte chez le débitant. M. Gouge, l'épicier, ôte les volets de sa boutique. La crémèrie est ouverte, ainsi que la papeterie-mercerie de Mme Anselme. Un facteur passe. Les concierges lancent des seaux d'eau à la voë sur le trottoir et s'annoncent, l'une à l'autre, que la journée sera chaude et qu'il y a de l'orage dans l'air."

Le moins qu'on puisse dire de ce charmant tableau de Paris, c'est qu'on pourra l'employer pour la prochaine guerre — dit *omen aversant!* — ou bien pour la prochaine paix. Il n'est pas moins charmant pour cela. Mais enfin, c'est un article de confection.

Au reste, Mme Tinayre est capable de "donner" dans le pittoresque. Et elle nous présente un chauffeur d'automobile qui dit: "Faut que les Anglais soient avec nous!" Il y a aussi un pacifiste bien intentionné mais prudemmeuse. Et ne croyez pas cette aimable romancière bavarde pour ne rien dire. Elle parle de l'invasion des méthodes allemandes à la Sorbonne. Ca c'est de l'observation sérieuse, et une puissante personnalité s'y révèle. Mais la banalité guette notre romancière, et d'instinct elle retourne au conventionnel. Le héros, le vrai Français, le Français complet de son livre est un "personnage sympathique" du vieux répertoire:

"Simone ne pouvait détacher son regard de François. Pâle, aminci par l'uniforme, il était vraiment un bel officier, et il avait le ton et les allures des êtres nés pour le commandement. Dans l'atmosphère de ce matin qui sentait la poudre, un orgueil envira Simone (*sic*), la sensation exaltante de l'admiration dans l'amour. Celui-là qui elle aimait et qui l'avait choisie, celui-là c'était un homme!... Dans l'épreuve où tous ceux de sa génération donneraient leur mesure, il était exactement le Français dont la France en péril avait besoin, énergique et modeste, domptant par la plus froide volonté l'émotion du coeur le plus tendre, profondément humain jusque dans les violences de la lutte, dédaigneux des mots, sachant voir en face toutes les réalités et prêt au sacrifice anonyme. Partout il trouverait, il tiendrait la place qui lui était due, au plus grand danger, au plus grand honneur."

Reprenez ces phrases une à une. Elles sont toutes réussies, à ce point qu'on croirait que Mme Tinayre, qui a de la finesse et sait railler, a voulu faire le pastiche de l'écrivain banal — banal et plat.

Mais déjà elle offre à la bonne bourgeoisie le héros reconfortant. Mme Tinayre, docile, suit le courant et flotte par-ci-par-là. Elle rencontre un prêtre qui n'achète pas de journaux le matin:

"Sans doute pendant ces heures de la matinée qui appartiennent à Dieu l'abbé ne veut pas nourrir en lui la curiosité des choses de la terre. Il n'en veut retenir que le sentiment de leur misère et de leur néant. Que lui apprendraient les journaux? La folie, la méchanceté des hommes, l'effort de la brutalité contre la faiblesse, de l'injustice contre les droits et le danger possible de la patrie? Ce n'est pas une nouveauté dans l'histoire du monde et, depuis quelques jours, c'est une nouveauté vivante et agissante... L'abbé peut bien attendre une heure encore pour mesurer les progrès du mal qui s'accomplit. L'heure présente est toute à la prière, et le prêtre aux yeux enfantins se sent devenir, aujourd'hui plus que tout autre jour, l'intermédiaire entre l'humanité élémentaire et la justice éternelle."

Verbiage. Verbiage insensible et même distrait. Mme Marcelle Tinayre, sans plus, façonne son petit roman et elle met ce qui doit plaire à la clientèle. Elle reste en dehors de son sujet. Nulle émotion dans un livre qui devrait être tout émotion. Mme Tinayre, pour célébrer l'héroïsme français de la veillée des armes, a écrit son livre le plus fade.

Il peut être négligeable que le premier roman ou mieux le premier arrangement romanesque sur les événements de la guerre soit l'oeuvre d'une femme — il faut que tous les événements de toute nature se plient à la volonté d'une femme qui écrit des romans — mais il est remarquable que la guerre n'ait pas suscité encore de poètes. Sans doute ne perdons-nous rien pour attendre, et si les poètes nous font un peu défaut, nous avons déjà les poèmes. On aurait tort de dire que ces poèmes sont tous mauvais. Mais aucun d'eux ne nous surprend par sa beauté imprévue. L'inspiration des poètes que nous connaissons bien et que nous n'aimions guère moins pour cela, n'a été ni renouvelée par la guerre ni surexcitée. Chacun d'eux a continué de chanter sa petite chanson en haussant le ton simplement. Un poète qui, tout en servant sa patrie aux armées, a publié un petit volume de *Visions de Guerre* très vibrant, et d'un lyrisme loyal, M. Jean Bonnefoy, nous annonce de beaux lendemains poétiques.

Or, afin que nous prenions patience, le

fin et charmant Hugues Delorme a, sous ce titre ambitieux et décevant: *Les Poètes de la Guerre*, recueilli les productions les plus significatives de ses "confrères en Apollon". Hugues Delorme est un spirituel poète de Paris et même, comme dit Raoul Ponchon, de "Montmerre", et même lorsqu'il paraît sérieux au plus haut point, nous devons toujours nous défier de son ironie et nous demander s'il ne se moque pas discrètement de nous. Je penche à croire cependant que M. Hugues Delorme n'a pas constitué son recueil uniquement pour nous prouver que les vers de M. Jean Aicard donnent du prix à ceux de M. Théodore Botrel et ceux de M. Paul Ferrier à ceux de M. Stephen Liégeois. Non, la guerre a donné à Hugues Delorme le goût de l'apostolat et notre aimable faiseur de délicieux petits vers narquois a eu le dessein de démontrer que, en temps de guerre, les poètes aussi sont utiles, et que même si, comme il appert du recueil même, ils ne savent pas tous le français parfaitement, ils peuvent nonobstant rendre des services.

Parmi ces strophes, les unes sont terriblement eloquentes, d'autres sont railleuses, quelques-unes même sont poétiques. *L'Hymne à la Paix*, de Maurice Bouchor, est dououreusement ému:

O Paix, bénis en frémissant  
Ceux qui vont se ruer sur l'empire de proie,  
C'est ta sainte moisson de lumière et de joie  
Qui germe dans leur noble sang.

Certains poètes adressent aux Allemands de rudes invectives. Nos poètes ne dédaignent pas tous d'appeler Guillaume II Attila. Et l'excellent Emile Bergerat propose en iambes vigoureux et pittoresques que nous allions manger du Boche à Berlin:

Du reste, votre guerre "ethnique" on peut  
la faire,  
Suffit de rentrer au bourbier  
Où, carnassier pensant, l'ignoble

Fut son chasseur et son gibier,  
On se mangeait alors sous l'immensité  
bleue.

Il nous en reste, — qui l'eût cru?  
Du gorille, le frac laisse passer la queue,  
Le Boche est très bon, dit-on, cru.

A Berlin donc!

Au reste, on mange beaucoup dans le recueil de Hugues Delorme. Charles-Henry Hirsch intervient pour que nous sachions que humour et mangeaille ne sont pas incompatibles:



## Aux amis de l'"Action"

Aimez-vous notre journal?  
Nos idées vous plaisent-elles? Il n'est pas de plus efficace moyen de nous encourager que de nous confier

## VOS IMPRESSIONS

Tarif modéré Travail de premier ordre

DEMANDEZ NOS PRIX

"L'Action" Rue Saint-Gabriel, 72

Téléphone: Main 5356

## Avis aux gens de gout

S'il est une obligation qui s'impose aux gens de goût,

désireux de s'habiller avec élégance,

c'est bien une visite au magasin d'

## Oscar Loiseau &amp; Cie

159, rue Saint-Denis, 159

Téléphone: Est 448

Complets de tout genre pour messieurs. — Costumes pour dames. Etoffes de premier choix, main d'oeuvre irréprochable.

SPECIALITE:

HABITS DE GALA

N.-B. — Se réclamer de l'"Action."

Gretchen rêveuse à la fenêtre  
Rêveur un pot en soupissant,  
Elle soupire en rêchant  
Et ses yeux demandent à paître.

Son fiancé Wilhelm, dans la tranchée,  
rêve que Gretchen empalée est changée en oie et que le bon vieux dieu allemand la fait cuire.

Elle aussi, mystique nature,  
Revoit son tendre fiancé  
Sous l'espèce d'un émincé  
De porc frais à la confiture!

Le morceau est savoureux, mais à lui seul il ne représente pas pour nous toute la poésie patriotique. J'espère, ce disant, ne rien dire qui soit contestable.

La poésie patriotique, M. Gustave Simon a pensé que Victor Hugo nous l'avait apportée pour son temps et pour notre temps. Et il a réuni sous le titre *Pro Patria*, des poèmes qui rajourneront, si besoin est, la gloire de Victor Hugo. Au surplus, ils nous exalteront de la manière la plus convenable. Victor Hugo, en effet, est humain en étant patriote. Il souffre des horreurs de la guerre autant qu'il admire ses héros. Victor Hugo est décidément le plus frémissant des poètes de la patrie. Lisons-le et relisons-le pour faire plaisir à M. Gustave Simon et parce que cette guerre n'a pas fait encore surgir en France un grand Victor Hugo ni même un petit Déroulède.

J. ERNEST-CHARLES.

(De la Grande Revue.)

Pour impressions en tout genre,  
s'adresser à l'"Action." Tarif modéré,  
travail rapide et de premier ordre.  
Demandez nos prix.

## EMPLOYES

Devenez Capitalistes!

Vous avez fort bien que les plus grosses fortunes n'ont pas été acquises par ceux qui ont travaillé le plus fort — mais par ceux qui ont fait les meilleurs placements. Si vous pouvez économiser quelques sous sur votre salaire quotidien, achetez des contrats dans le "PRET IMMOBILIER LIMITEE", et il vous sera facile d'atteindre ce but tant désiré: l'aisance, la fortune.

Par notre système de coopération des capitaux, nous vous mettons en possession d'un capital qui vous permettra d'acheter une propriété ou de vous bâtir. Le capital qui vous est avancé est remboursable à raison de \$5.75 par mois, sans intérêt.

DEMANDEZ NOTRE BROCHURE EXPLICATIVE. AGENTS DEMANDES. — Le "PRET IMMOBILIER LIMITEE", n'a pas encore d'agents dans tous les districts; il est disposé à entrer en pourparlers avec des représentants bien qualifiés.

"LE PRET IMMOBILIER LIMITEE"  
Edifice Dandurand,  
Cointe Ste-Catherine Est et St-Denis.  
MONTREAL Téléphone: Est 5771

# Ecoute, Virginie!

Je n'avais pas vu César Métivier depuis l'enterrement de sa vie de garçon. Une erreur d'adresse m'avait d'abord fait rater la visite obligatoire; puis, à force de remettre au lendemain la tâche de chercher le bon numéro, près de dix-huit mois s'étaient écoulés et la visite restait à faire. César, d'ailleurs, est de ceux qui n'occupent pas grand'place dans notre vie; vagues connaissances d'école qui reviennent à la surface, comme des crins sur le potage, quand on passe le chapeau pour eux ou qu'on annonce leur mort.

Je viens de le rencontrer, très attentif à regarder les numéros des maisons d'une rue que n'habitent guère que des Juifs. Je lui criai:

—Hé! comment ça va, vieille branche? —La santé, ça marche assez... C'est le morai qui cloche.

Je coulai un regard vers les endroits de sa personne par où j'aurais pu constater s'il était en santé. Rassuré de ce côté, je passai aux excuses, aux explications de rigueur: j'aurais tant aimé à connaître Madame, à lui présenter en personne mes vœux, patati, patata. Il m'interrompit:

—Aimes-tu la musique?

—La bonne, oui.

—Dans ce cas, c'est peut-être mieux que tu ne sois pas venu chez nous. Tu te serais fait prendre dans l'engrenage, toi aussi.

—???

—Si tu me vois, en ces jours d'allégresse générale, triste comme un dyspeptique; si, à cet instant où les autres goûtent les joies du foyer domestique chez eux ou chez les amis, tu me trouves à barboter par ici, c'est à cause de la musique.

—Tu ne me dis pas!

—Oui, à cause d'elle. Si la musique a donc les animaux, comme on le prétend, elle peut aussi tourner les gens les plus doux en bêtes féroces. Du moins la musique qui se fait chez nous. De sorte que les voisins m'ont adressé des lettres d'avocat et que mon propriétaire a pris contre moi des procédures en expulsion.

—Et tu démenages?

—J'ai eu juste trois jours pour décamper. Ils expirent demain à minuit. Partout où j'ai été, on a voulu prendre des renseignements auprès de mon propriétaire. Et chaque fois on m'a refusé un bail de plus d'un mois à cause de Virginie.

—Virginie?...

—C'est ma femme... C'est elle, avec mon beau-père, ma belle-mère, mon petit beau-frère, ma petite belle-soeur et quelques autres, qui m'a mis dans l'embarras avec ce qu'ils appellent leur passion pour les beaux-arts.

—Mais cette rue-ci ne m'a pas l'air...

—N'en dis pas trop de mal, c'est peut-être la seule où je serai toléré avec ma ménagerie. Et ceci est encore loin d'être sûr et certain. Si ça ne fait pas ici, j'irai sonder la rue Lagatchetière, dans le bout des Chinois.

—C'est grave.

—Oui, et c'est un peu de ma faute. D'abord, j'aurais dû écouter mes pressentiments.

—Sans t'interrompre: si on allait prendre un coup?...

—J'y pensais justement. Et je te dirai, à propos de boisson, que si la musique n'est pas au fond de 95 cas d'ivrognerie sur 100, j'en serais bien surpris. Chaque fois que je les entends pianoter ou gucteler, à la maison, c'est plus fort que moi: il faut que j'aille au *side-board*. Mais je n'ai pas encore pu trouver de boisson assez forte pour m'étourdir au point de ne pas les entendre.

—A la tienne!

—Merci... Si on s'asseyait? — Depuis deux jours que j'arpente Montréal pour trouver un logement, je n'ai plus de jambes.

—Et, si ça peut te soulager, conte-moi ton affaire.

—Comme je te le disais tantôt, c'est un peu de ma faute, car j'ai eu des avertissements et des pressentiments en veux-tu en voilà avant de me marier, et j'aurais dû en tenir compte. Tu vas voir. C'est à un pique-nique du Bout de l'Île que j'ai connu Virginie. Cet après-midi là, la boutique où je suis *foreman* était fermée pour permettre aux menuisiers de trouver un rat mort dans l'entre-planche. Un rat mort, c'est toujours signe de malchance. Sur le moment, je n'y ai pas assez réfléchi. Pendant que je me rasais pour sortir, voilà que je me coupe, chose qui ne m'était pas arrivé depuis dix ans. Tu vois, j'entrais dans la *bad luck*. Avec un *plaster* sur la babine, il ne fallait plus penser à aller, suivant ma première idée, me trotter rue Saint-Jacques. Rester dans ma chambre, ça n'était pas bien tentant. C'est alors que je me rappelai que depuis longtemps je voulais voir de près la manufacture de *clagues*, où j'ai un de mes amis était *foreman* lui aussi. Un *plaster*, dans une manufacture de *clagues*, ça peut passer. En arrivant là—écoute un peu si c'est pas de la malchance de première classe — on arrivait là, tout juste mon ami partait pour le Pique-Nique du Bout de l'Île. Sa future était juge pour les danses, et lui avait congé. Il me raconte la chose et me prend par-dessous le bras pour m'amener. Je m'excuse à cause de mon *plaster*; il insiste, je refuse, il tire de son côté, moi du mien, si bien qu'à force de faire des gestes et des manières, on fait partir le *plaster*. Et, prends ma paro-

le, la coupure ne paraissait plus. Qu'est-ce que tu penses de ça?

—C'est remarquable.

—La *bad luck*, que je te dis. Nous voilà au Bout de l'Île. Un monde extraordinaire. Mon ami m'entraîne vers un groupe de jeunes filles qui s'exerçaient à lever les jambes, comme au Royal, et qui, en nous voyant, lâchèrent des petits cris de volaille et tâchèrent de rougir. Dans le temps de le dire, les présentations se font, et comme c'était Virginie qui se trouvait la dernière, c'est à elle, comme on dit, que je reste accroché. Faut dire que, quand elle veut, elle est avenante. Elle connaît mieux les manières que moi et elle peut passer partout avec avantage. Elle le sait trop, vois-tu, et dans son opinion elle m'est supérieure en ce qui regarde les beaux-arts. Dès cet après-midi-là, j'aurais dû ouvrir les yeux pour de bon. Virginie était toute en musique. Elle ne restait pas en place, me lâchant à tout moment pour aller danser, parlant même d'emprunter le piano de Bureau pour faire un petit concert en plein air.

—Commentt joue-t-elle?

—A cette époque-là, elle jouait rien que d'un doigt, ses parents n'ayant pas de piano. Ce qu'elle savait, elle l'avait appris chez des amis. Toujours est-il qu'en revenant du pique-nique Virginie savait déjà de fil en aiguille que j'étais *foreman* et presque sûr de devenir associé, ce qui la rendit très chouette. Quant à moi, j'étais un petit brin chaud, ce qui fait que, rendu chez elle, j'avais, comme on dit, chauffé pas mal fort, si fort, en effet, que Virginie dit à ses parents: "Monsieur César Métivier, *foreman* chez Clapet Limited et futur *co-boss*, vous demande la permission de me fréquenter pour le bon motif." Voilà le bonhomme Constantin qui se met à me dire: "Voyez donc! voyez donc!" et la mère à lâcher des mots très aimables. Bref, le petit frère court chercher de la bière, la petite soeur va crier chez les voisins que Virginie a un cavalier. Et quand je partis j'étais fiancé aussi serré que si c'avait été fait sur l'Évangile.

—Avait-il été question de musique, ce soir-là?

—Non. Mais n'allons pas trop vite, car j'arrive aux pressentiments sérieux que j'aurais dû écouter. Pour lors, le lendemain, la tête un peu pesante, je travaillais en pensant à mon aventure de la veille, sans pouvoir arriver à tirer au net si j'étais content ou non. Ça s'était passé si vite; il y avait d'un côté tant de choses plaisantes, puis, de l'autre, tant de petits détails suspects que, ma foi! tout ce que je pus décider ce fut de prendre des informations. Rien de mal à cela, qu'en dis-tu?

—Au contraire. Surtout quand il s'agit de gens qui en prennent aussi peu sur un futur gendre qui leur arrivait, pour ainsi dire, par la cheminée...

—Le fait est que c'est justement cela que je trouvais un peu à pic. Cependant tout ce que j'appris leur était favorable: les Constantins? du monde extra sous tous les rapports; seulement, un peu timorés, un peu fêlés à certains égards. Ils avaient des idées de grandeur, des rages de singer plus haut qu'eux. Pour te faire mieux comprendre: ils étaient de ceux que la lecture des journaux quotidiens d'aujourd'hui détraque peu à peu. La mère Constantin apprenait les *Carnets Mondains* par cœur; toute son ambition était d'y être au moins deux fois par année, en payant bien entendu. Son mari, qui est *storeman* dans le gros, ne pouvait pas donner de grandes soirées, faute d'argent et de piano, mais il s'était tout de même gréé, chez un Juif, d'un habit à queue, puis sa femme en avait fabriqué un pour le fiston, à même l'habit de noces du bonhomme. Ça te donne une idée de leur genre de folie. Pour un rien les habits à queue sortaient: pour une fête à la tire, une partie de cartes, un anniversaire.

—Tu devais rigoler?

—Je t'avouerais que pendant tout le temps que j'ai courtisé Virginie, je me suis demandé si je devais rire ou pleurer de ce qui se passait là des fois. Non, il faut avoir vu cela; ça ne se raconte pas... Or, un beau soir, en entrant dans le salon, je vois un piano, et au même instant, je sens un poids à mon cou. C'était Virginie qui se pendait à moi pour me dire en brillant de joie: "Oh! que je suis heureuse!... On a un piano!" A partir de là, ce fut un concert continu. Virginie, dans le temps de le dire, arriva à tapoter, des deux mains, deux ou trois petits accompagnements inoffensifs. Son père, ou des voisins qu'attiraient la bière et le jeu de dames, chantaient *For John is a good fellow* trois fois par soir et une demi-heure de temps chaque fois.

—Et toi?

—Oh! moi pour leur faire plaisir, j'avais bien essayé de chanter la seule chanson que je croyais savoir: *Que fais-tu là pauvre poète?* mais c'avait si mal marché, avec l'accompagnement de Virginie, que mon affaire s'était trouvée réglée tout de suite. Mon rôle ne consistait plus qu'à écouter, à prendre un verre de bière et à dire, de temps en temps, à Madame Constantin que j'aimais la musique à la folie. Quand Virginie, à force de piocher, put jouer un solo, ce fut tout un événement. Les joueurs de dames lâchèrent la partie pour venir écouter, le père Constantin cou-

rut mettre son habit à queue et la mère versa de vraies larmes. Il m'en vint aux yeux à moi aussi, mais Dieu m'est témoin que ces larmes, je les eues parce que, tout en n'étant pas musicien, je comprenais que Virginie faisait, sans le savoir, une folle d'elle. Ce qui acheva de me crispier, ce fut de voir la mère croire que je pleurais de douce émotion, puis de l'entendre me demander si je connaissais un reporter qui mettrait un mot de cette petite soirée musicale dans sa gazette.

—Rien que ça?

—C'est alors, n'est-ce pas? que j'aurais dû décamper pour de bon... Hélas! l'influence du rat mort pesait comme du plomb sur ma destinée... On va prendre un autre coup...

—A la tienne! Mes sympathies...

—Merci. A partir de ce jour, chaque soir, après avoir installé sa fille au piano pour jouer son solo, la mère me disait son chagrin de ne pouvoir lui faire donner des leçons, car Virginie, tout le monde le proclamait, avait la musique dans le sang. Chaque fois que le petit air était fini, elle se tournait vers le piano, disant d'une voix suppliante: "Recommence, Virginie, c'est si beau!" puis elle reprenait son même sujet, ajoutant que la location du piano était toute la dépense qu'elle pouvait s'imposer. Ce fut sur ces entrefaites que je perdis un phlippino avec Virginie et qu'un des joueurs de dames, qui était un peu éméché, me dit:

"Vous faites de l'argent comme de l'eau; vous avez l'honneur et l'agrément de plaire à Mademoiselle Virginie, une artiste qui, comme le diamant brut, n'attend que la main d'un habile polisseur pour avoir sa pleine valeur; eh bien! rachetez votre phlippino en lui faisant donner des leçons de piano." Tu peux voir! Et cela fut d'avec aplomb, j'ajouterais même avec pas mal d'éloquence, car ce crapaud de joueur de dames était un de ces types qui font leur apprentissage de *speeches* dans les Unions et les Sociétés Mutuelles. Alors, mon cher, je m'enfuis plus en dix secondes et demie qu'un plombier en dix ans et six mois. Je m'avançai vers l'orateur, lui pris la main que je serrai avec une force de trois *horse-powers*, et lui dis: "Monsieur, je vous remercie du service que vous venez de me rendre; je jure que je ne l'oublierai jamais. Il y a longtemps que je pensais à ces leçons mais je n'osais pas en parler. Merci!" Vois-tu ça d'ici?

—C'est extra.

—Le lendemain, j'engageais une maîtresse de piano. Je la choisis faible, maigre et timide, espérant que cela contribuerait à maintenir Virginie dans la petite musique douce, raisonnable, les petits airs comme qui dirait d'église, et qu'on peut jouer sans déranger les gens ni faire tomber le crépe. A partir de cet événement, les choses ont marché vite. Je me posai d'abord la question: Est-ce que je vais chercher une querelle de sournois et déguerpier? Or, c'était la première femme que je courtais; elle avait beaucoup de bons côtés; et puis, une autre aurait une autre manie. D'autre part, ses parents, sauf leur craque, c'était du bon monde. Enfin, une fois mariés, je saurais bien régler cette question de sacrés beaux-arts. Je fis donc ma demande, je fus agréé trois fois plus qu'une, et on fit les noces. Chez nous, il n'y eut pas d'autres instruments de musique que la batterie de cuisine pour commencer, puis deux jumeaux qui tiennent du grand-père pour la voix féroce. Mais voilà qu'à l'approche de Noël, je fais un coup d'argent, que ma belle-mère et Virginie m'enjoignent, que j'achète un piano pour ses étrennes, que j'engage une maîtresse de musique qui pèse 200 livres et qui enseigne en proportion. Tout cela s'est passé comme un éclair. Ça été comme en rêve.

Hélas! le réveil a suivi de près. L'avant-veille de Noël, ma femme m'apprend qu'elle a décidé de donner une petite soirée musicale pour mouler officiellement le piano. Je lui confie alors des choses que j'avais gardées pour moi; que les voisins s'étaient d'abord plaints de notre musique; puis, qu'ils avaient cessé de me saluer, et qu'enfin le propriétaire m'avait téléphoné à ce sujet. Virginie se monte, elle traite de jaloux, d'ignorants, d'éteignoirs et, finalement, promet de voir à ce que son con-

cert soit convenable. Rassuré, j'achète des provisions; de son côté, Virginie fait ses invitations, entre autre une demoiselle qui a l'habitude de chanter au Monument National et que mon beau-père appelle "le meilleur pétard du Conservatoire".

Le soir venu, le concert débute très comme il faut. C'est vers les onze heures que ça commence à se gêner, quand la maîtresse de piano, qui prenait un coup à chaque ronde, a joué *Le Tonnerre dans la Montagne*, un morceau de musique imitative de sa composition, disait-elle, et qui ferait mieux pour des tambours sur la Ferme Fletcher que pour un piano dans une maison. Je me suis aperçu du vararme seulement quand les voisins d'en haut ont frappé du pied, étant fort occupé à calmer les joueurs de dames qui se chamaillaient à propos d'une tricherie. Pensant que la crise était passée, au moins dans le salon, je n'ai pas averti Virginie des protestations des voisins. Or, voilà que le "pétard du Conservatoire" se lance, à son tour, dans un morceau de grand opéra, tout en notes si hautes que jamais je ne pourrai comprendre comment pareilles affaires peuvent sortir d'un corps gros comme un échalote. Juste au même moment, nos joueurs de dames se reprennent à la gorge et, cette fois, ce sont aussi les voisins d'en bas qui protestent en frappant au plafond. J'étais comme on dit, sur le gril.

L'accalmie se refait, je passe un coup et de quoi manger pour faire durer la paix et le silence, espérant en même temps que nos veilleurs vont s'en aller. Vasy voir... Voilà maintenant que mon beau-père, qui s'était grisé serré sans que je m'en aperçusse, conduit la grosse maîtresse de piano à l'instrument, racole en revenant son fiston et sa fillette et que tous les trois entonnent *Adieu, noble coursier!* trois fois plus haut que jamais ils ne l'avaient fait. Aussi, rendus à

Comme un cerf aux bois... un vrai ouragan se déchaine de toutes parts. Les voisins d'en haut, d'en bas, sur les côtés, en arrière, en face, font un tapage infernal; les deux jumeaux se réveillent et, sauf ton respect, gueulent comme des trombones; mon beau-père se met dans le coco de chanter plus fort en manière de protestation; et au même instant, comme extra, voilà que deux joueurs de dames ôtent leurs habits pour régler une difficulté. La colère m'emporte, je fiche tout le monde dehors, pendant que Virginie pleure et m'accuse de manquer de respect à son papa.

—Triste dénouement!

—Le vrai dénouement est plus grave: c'est de ne voir aujourd'hui exposé à coucher en plein air pendant quelque temps, et peut-être à m'expatrier, oui, tout cela à cause des beaux-arts.

Et puis, Virginie ne veut rien comprendre: ne voit-elle pas que, ce matin, elle s'est mise à jouer et à chanter de toutes ses forces, exprès pour se venger des voisins? Il m'a pris une envie de les jeter par la fenêtre, elle et le piano. Mais je me suis retenu et, après avoir tortillé ma langue sept fois dans ma bouche, vu que l'occasion était solennelle, je lui ai dit:

"Ecoute, Virginie! je me fiche pas mal qu'un divorce coûte cher et que les curés soient contre: si le même commerce continue dans l'autre logement, ça ne prendra pas goût de timette..."

MISTIGRIS.



A VENDRE

2 habillements de gala (habit, gilet et pantalon) pour hommes de 120 à 125 livres. Bonne occasion pour étudiants, commis, etc.

Bibliothèque à rideaux de 10 pieds x 10; 90 pieds courants de rayons; en deux sections de 5 pieds chacune, pouvant se joindre en angle ou bout à bout.

Pour plus amples renseignements, écrire Casier postal 1525, Poste centrale, à Montréal.

# H. Beauregard

Entrepreneur général  
en construction

70, rue St-Jacques, 70

MONTREAL

Téléphone: Muth 735

A VENDRE:

Cette magnifique maison sur les bords du Lac Saint-Louis



Habitation d'hiver et d'été: 11 pièces, chauffage central, aqueduc, égouts, éclairage électrique, téléphone, trottoirs en ciment.—7,500 pieds de terrain.

200 pieds du lac, 5 minutes de la gare (à pied), 20 minutes de la ville.

A prendre, superbement meublée, pour \$11,000, — \$3,000 comptant.

OCCASION UNIQUE

S'adresser par lettre:

"L'Action"

MONTREAL

# En vente aux bureaux de l'"Action"

Nos Amis les Québécois, album de caricatures. Dessins de Ch. HUARD, adapté aux moeurs de Québec. Couverture en couleurs de Charlebois. Préface de Jules Fournier ..... 25 cents  
Edition de luxe ..... \$1.00

Souvenirs de Prison, par JULES FOURNIER, Préface d'Olivar Asselin ..... 25 cents  
Edition de luxe ..... \$1.00

A Quebec View of Canadian Nationalism, par OLIVAR ASSELIN. .... 25 cents  
Edition de luxe ..... \$1.00

Rapport sur l'Immigration française et belge, par OLIVAR ASSELIN. .... 25 cents  
Edition de luxe, avec initiales enluminées ..... \$5.00

# PARLEZ FRANÇAIS!

Au téléphone,  
Au restaurant,  
Dans les chemins de fer,

Dans les magasins,  
Dans les administrations,  
Partout!

Parlez la langue des civilisés!

# PARLEZ FRANÇAIS!